



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 5.

QUEBEC, SAMEDI, 11 MAI 1878

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

FUILLÉTON DU "CANCAN."

11 MAI 1878.—No. 5.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMMANUEL GONZALEZ.

IV

L'étudiant leva alors les yeux sur Hermann, avec une expression de menace, mais la tête bestiale du grenadier lui inspira un si vil sentiment de répulsion et d'antipathie, qu'il se demanda :

—Où l'ai-je vu et quel mal cet homme m'a-t-il fait ?

Mais sa pensée fut bientôt détournée par les soins que nécessitait la blessure de Frédéric, qui fut transporté au camp et ne tarda pas à reprendre ses sens. Hermann s'était tenu parole, il avait touché fort légèrement son adversaire, et dès le lendemain, celui-ci marchait, appuyé au bras de son témoin, en qui vous avez sans doute reconnu Marguerite.

—Comment te nommes-tu, camarade ? lui demanda le blessé.

—Christiern Zorn, répondit le faux étudiant, après un instant d'hésitation.

—Eh bien ! Christiern, si je puis être utile à mon tour pour l'affaire qui t'amène à Altranstad, dispose de moi ; ma bourse t'appartient, si tu es venu pour y mener la vie libre et joyeuse, mon épée est à ton service, si tu as une querelle à vider.

—Je ne suis ni un débauché ni un spadassin, mon ami, reprit Marguerite en riant.

Frédéric sourit.

—Allons, je ne suis qu'un sot ! ces yeux-là ne sont pas les yeux d'un ivrogne ni d'un ferrailleur ! ce sont les yeux d'un amoureux ! Tu rougis ! Par les onze mille vierges de Cologne ! j'ai deviné juste. Tant pis, camarade ! Mais s'il en était ainsi, il ne faut pas compter sur moi pour t'aider de mes conseils, car j'ai pris les femmes en horreur.

—Est-il possible, mon ami !

Ce doute, exprimé d'une voix timide, excita l'indignation de Frédéric.

—Christiern, reprit-il, sur le champ de bataille je ne relèverais pas un camarade blessé si je le savais amoureux. Je crois lui rendre un mauvais service en lui sauvant la vie.

—Rassurez-vous, mon ami, je ne suis pas un donneur de sérénades.

—A la bonne heure, mille diables ! Tu es un brave garçon, et quoique je ne te connaisse que depuis peu de temps, je ferais pour toi ce que je ne ferais pas pour la plus belle fille du monde.

Un sourire imperceptible esleura les lèvres de Marguerite. C'était la première fois qu'elle souriait depuis la mort d'Eric.

—Christiern Zorn, poursuivit Tiefenbach d'un air fort sérieux, jurons-nous, non pas une amitié de frère, car nous ne serions pas longtemps d'accord, mais une amitié renouvelée de ces modèles héroïques que nous a transmis l'antiquité.

—Volontiers, répliqua Marguerite ; nous tâcherons de devenir des amis aussi célèbres que Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Damon et Pythias, Nisus et Euryale, Pélopidas et...

—Assez, interrompit en riant le blessé ; je vois que tu n'as pas perdu ton temps à l'université de Gœttingue, et que tu es de la force de plusieurs docteurs Bettmann.

Avec sa finesse féminine, Marguerite avait compris que ce jeune homme, un peu enthousiaste, un peu fou, mais franc et loyal, pouvait lui frayer la route vers le but qu'elle s'était tracé.

—Maintenant que nous sommes amis à la vie et à la mort, comme les trois cents Thébains, et que nous ne devons plus avoir de secrets l'un pour l'autre, reprit Frédéric, dis-moi ce que tu viens faire à Altranstad.

—M'enrôler, répondit simplement Marguerite.

—T'enrôler ! bénédiction du ciel ! Voilà un mot qui produit sur ma blessure l'effet d'un baume merveilleux ! Ainsi nous vivrons ensemble, nous ne nous quitterons jamais !

—Qui oserait dire jamais ? répliqua Marguerite avec un soupir ; la mort n'est-elle pas l'hôte-esse cupricieuse du soldat ?

—Camarade Christiern, votre front est bien soucieux et vos paroles sont bien noires ; vous avez un chagrin secret.

—Un plus difficile à guérir que la vôtre, oui, mon ami.

—Et tu t'enrôles pour te faire tuer, mauvais cœur ! s'écria Tiefenbach d'un ton de reproche, mais tu pourras bien ne pas réussir. Tu vas voir tout à l'heure un homme qui n'a pas eu de chance avec la mort ; il s'est engagé pour la voir plus facilement face à face.

Il se jetait toujours follement au plus fort de la mêlée ; mais, hélas ! à son grand désespoir, le malheureux en sortait chaque fois sain et sauf un grade de plus. A l'heure de s'enrôler à braver la mort sur le champ de bataille, il a fini par y trouver le titre de maréchal de camp, dont nul n'est plus digne que lui. Cet homme, c'est Renschild, le bras droit de Cha les XII.

Tout en causant ainsi, les deux nouveaux amis étaient revenus au camp, et le soir même, grâce aux soins de Tiefenbach, Marguerite fut enrôlée sous le nom de Christiern Zorn. Un uniforme de fusillier remplaça son costume d'étudiant dont elle ne conserva que le poignard, et comme elle appartenait à la même compagnie que Frédéric, elle reposa sous sa tente, avec quelques soldats qui s'y trouvaient déjà installés.

Pendant huit jours, Marguerite, qui ne rêvait qu'à sa vengeance, alla de cantine en cantine, escortée de son ami qui ne la quittait pas plus que son ombre. Elle s'attachait au milieu des soldats et les régalaient amplement pour fêter sa bienvenue ; aussi ne cessaient-ils de s'étonner de la bonnomme de leur jeune camarade et de la fabuleuse prodigalité avec laquelle il dépensait l'épargne maternelle. De plus, le beau Christiern Zorn était joueur comme un laquais et se laissait tricher avec une si noble insouciance que toutes les vieilles moustaches du camp se disputaient la faveur d'échanger avec lui quelques parties de cartes ou de dés.

Quand ils s'étaient enrichis de ses dépouilles, les soldats jouaient entre eux. Ceux qui manquaient d'argent mettaient comme enjeu des pierres et des bijoux ; alors Marguerite ne les quittait plus, car elle avait l'espérance

de voir un jour passer sous ses yeux son portrait et la bague d'Eric. Une fièvre lente la minait, tant cette idée fixe et opiniâtre avait envahi son cerveau. Elle apportait à la découverte du meurtrier d'Eric la passion qui fait les joueurs et les chasseurs, et dont l'attrait est moins dans le but que dans les moyens. Le désir ardent, l'incertitude, l'angoisse, l'intelligence à déployer dans la lutte, ne procurent-ils pas des émotions qui donnent un intérêt puissant à la vie ?

Souvent elle réunissait autour d'une table chargée de cruches de bière et de vins capiteux les soldats renommés par leur bravoure et sur le compte desquels on citait les traits les plus surprenants de courage. Elle leur faisait raconter leurs batailles, l'assaut de telle ville ou le sacage de telle autre, et pendant que Frédéric leur versait de fréquentes rasades pour exciter leur verve, la fiancée d'Eric, penchée sur la table, le front appuyé sur sa main, écoutait avec une attention d'inquisiteur ces récits étranges. Or la plupart étaient entremêlés de détails d'une férocité révoltante, que souvent, par vanité, le narrateur exagérait encore.

—Tout cela est certes émouvant et terrible, disait doucement Christiern Zorn, après chaque récit ; mais celui qui a conçu et exécuté le coup de Lutzen est, à lui seul, plus fort que vous tous camarades !

Elle interrogeait en même temps d'un coup d'œil scrutateur toutes ces faces brunies et couronnées, espérant y surprendre un sourire, un tressaillement d'orgueil ; mais toutes étaient impassibles ou hébétées ; alors Marguerite se levait et disait avec tristesse :

—Je recommencerai demain.

Mais les jours s'écoulaient et elle n'avait pas encore pu soulever un des coins du voile mystérieux qui cachait les meurtriers d'Eric.

Pendant ce temps, les déceptions et les dégoûts amers ne lui étaient pas épargnés. Habitée à une vie calme, pieuse et régulière, elle se trouvait jetée soudainement dans le tumulte, la licence et l'agitation du camp de soldats étrangers, son âme candide et pure se révoltait d'être forcée de subir ce milieu abominable. Pauvre fille ! elle devait entendre sans cesse de grossiers

propos dont le fusilier Christiern n'avait pas le droit de rougir. C'était une perle égale parmi les galets que roule la mer. Ceux qui voyaient Christiern Zorn sourire à ces bruyants convives ne se doutaient pas de ce que souffrait Marguerite.

Un jour qu'elle était abattue et presque découragée, se demandant si elle ne poursuivait pas un vain rêve, tressaillant à la pensée qu'elle touchait peut-être souvent la main de l'assassin ou trinquait souvent à son verre, Frédéric entra et lui frappant gaiement sur l'épaule :

(A continuer.)

LE CANCAN.

ST. SAUVEUR, 11 MAI 1878

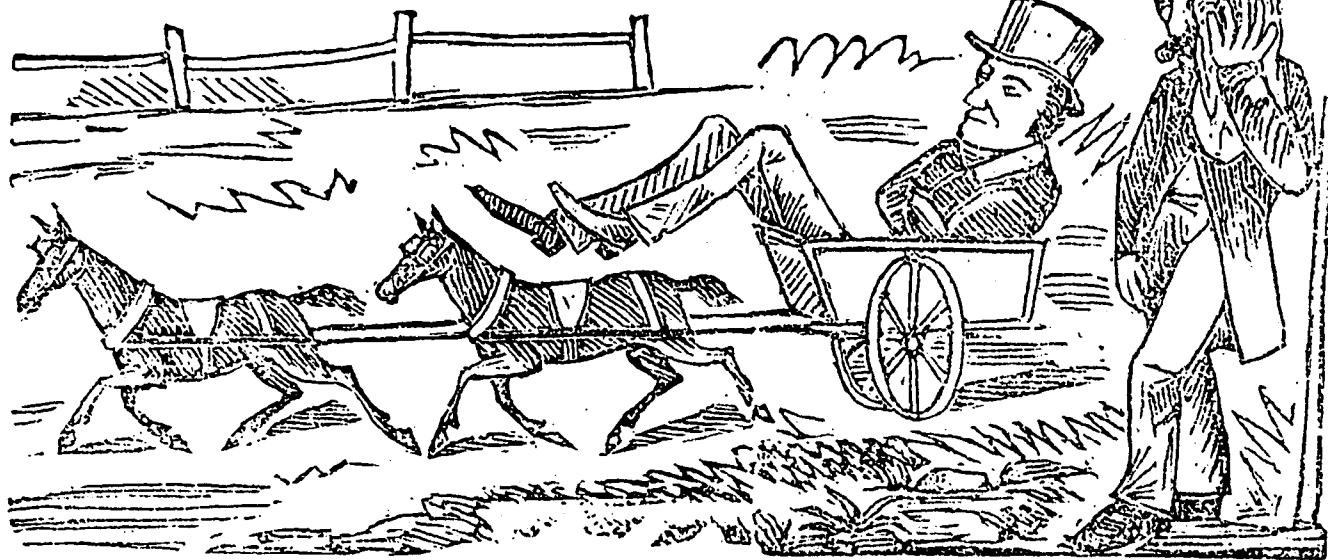
Notre petite feuille entre avec ce numéro dans sa cinquième semaine d'existence. Ce ne n'est pas vieux ; mais tout, dans notre court passé, nous assure un avenir long et prospère : l'encouragement du public a été tel que nous avons pu faire des améliorations désirables.

Voyez notre entête, comme elle paraît bien : le mérite en revient au graveur, mais le prix qu'elle a coûté vient de nous, et sans l'accueil sympathique que nous avons reçu, nous n'aurions pu coiffer le *Cancan* si gentiment et, comme le chapeau influence beaucoup sur la bonne opinion qu'on se forme d'un homme ou d'une chose, surtout chez le beau sexe, qui sait s'il en eût continué à regarder le *Cancan* d'un aussi bon œil.

Merci donc à tous. Rien de plus salubre pour la santé que la lecture d'un journal qui prend les choses en souriant, comme le nôtre. Ça vous reconforte le système en un tour d'article.

Achetez donc le *Cancan*, c'est le seul de tous les cancans du monde qui se fasse pour le bien de chacun et pour le mal de personne.

Bien entendu, nous déploierons toujours un zèle infatigable pour le rendre le plus intéressant possible. Cela, à la vérité, dépend plus du cerveau que du zèle ; mais il y a un moyen de féconder notre cerveau : c'est d'acheter le *Cancan* partout. C'est si bon marché, un centin : le prix d'une rangée d'épingles ! d'un bâton de de tir !!



TRIOMPHE.

Charles Langelier se rendant à Québec en triomphe, rencontre Angers qui brûle près d'un poteau de télégraphe son côté perdu.

— Triomphe, Charles, triomphe, lui dit le ministre battu ; mais je crains bien que tu n'as préparé la corde avec d'avoir le veau ; car, tu sais, il n'y a rien de décidé. Aussi je te plains le dévoiler si, après examen des bulletins tu te trouves battu.

LES ÉLECTIONS.

La grande, la suprême, la désespérée, lutte entre le parti au drapeau bleu et celui des fœces rouges est terminée... Ouf... Respirez ô peuple, et vous surtout, candidats victorieux ou battus, respirez, car vous devez en avoir besoin... Ouf... Il a fait chaud, il a fait dur, ça frusait. Quand on y songe, se faire aller la langue, les bras et les jambes pendant deux longs mois. Quel tour de force ! tout dans les fastes de l'histoire politique du pays. Le petit cathéchisme dit :

— Est-il quelquefois permis de mentir ?

Réponse. — Non, PAS MEME POUR RENDRE SERVICE.

Oh ! Oh ! c'est terrible. En est-il un seul parmi vous, candidats, qui puisse aujourd'hui se laver les mains de n'avoir pas débité un seul mensonge ? Impartialement non, il ne s'en trouve pas. Et ce proverbe, adage ou dicton qui dit : menteur, voleur ! Oh ! c'est impossible, ce proverbe adage ou dicton est faux. Autrement... ce serait à désespérer de l'humanité, et il est trop tard pour cela et ici : jamais vaut mieux que tard...

Mais revenons à nos moutons. Donc, après cette suprême, cette désespérée lutte, vous êtes encore debout, rouges et bleus, égaux en force, en courage et en soif du pouvoir. Vous avez soif, oui, cela est sûr, et à notre source parlementaire, ou plutôt monétaire, un seul d'entre vous deux peut s'abreuver. Qu'allez-vous faire, quand vous allez vous rencontrer sous peu dans la salle des délibérations du pays ? Vous ne le savez guère, le *Cancan* non plus, du moins pas beaucoup.

Vous n'avez pas envie sans doute de vous retaper dessus réciproquement. D'ailleurs êtes-vous plus digne l'un

que l'autre de tenir le gouvernail de l'Etat ? Le *Cancan* ne le croit pas. D'abord vous êtes tous des mortels et des mortels possédant les mêmes inclinations :

Vous êtes honnêtes, ah ! oui, (on ne parle pas des petites transactions, des ruses, des petits cadeaux aux amis, aux officiers-rapporteurs) bah ! une mouche, un brin de paille dans un bol de lait. Il s'agit des grands intérêts, des grandes entreprises, que vous êtes tenu de régler publiquement. Là, impossible de tromper, de détourner des sommes, de faire de la corruption. Donc, sur un terrain ouvert, vous serez franc et honnête. Le ministère Joly, nous en sommes sûrs, est bien prêt à poser, s'il le faut, de nouvelles roues et des engins plus puissants au chemin de fer du nord, pour que ça aille plus vite. Il est bien prêt à enlever quelques pelletées de terre de la rivière St. Charles pour soutenir la réputation de son gouvernement ; il fera bien terminer les bâtisses du parlement, ah pour ça oui, Sir Joly aime le confortable et puis, d'ailleurs, ne faut-il pas recevoir Son Excellence d'une manière digne après le service qu'il vient de rendre aux rouges, il y en a qui disent au pays, ça se peut. Mais enfin tout cela ce n'est pas le diable, et puis les bleus avaient pris l'initiative de tous ces travaux, et ça marchait bien.

Il y avait bien la taxe d'Angers ; mais, après tout, il faut toujours bien payer à quelqu'un, puisque c'est de mode depuis le commencement des siècles. Ma foi, De Boucherville et Joly devraient s'embrasser comme deux adversaires dignes l'un de l'autre. Ah ! si Buffon était ici, il ne mettrait pas de temps à trouver que parmi les animaux les plus valeureux, des réconciliations de ce genre se sont vues souvent. Et puis ça n'empêcherait

pas que De Boucherville et Joly se taient se donner quelques petites caresses par-ci par-là, sous la direction de Son Excellence, quand l'un ou l'autre serait trop glouton. Au lieu d'être nous en aurions deux. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois, mais deux maîtres, de nos jours, seraient pas de trop, ce nous sommes pour servir le pays. Cette suggestion en vaut une autre, et si Messieurs les ex et présents ministres veulent le soumettre à l'ouverture des chambres nous n'y avons pas d'objection. Plus, nous sommes prêts à donner gratis sur demande un numéro du *Cancan* aux honorables, pour prendre copie de cette présente proposition. Tout de même, ça va être comique à la session, et si nous avons le temps, nous n'oserions pas voir la mine que vont se faire rouges et bleus en égal nombre.

PETITS CONSEILS.

Ah ! j'oubliais, dans l'article précédent, une chose importante. Avant la session, si vous êtes smarte, vous ferez achever les démolitions des casernes, et vous userez de votre influence auprès de Mac pour faire terminer les réparations des remparts, sur la rue St. Valier. De cette manière, la poussière de mortier qui s'élève des raines des casernes ne pourrait s'introduire dans les magasins et les salons d'été, sur la rue Fabrique, et ce voisinage présenterait un aspect moins négligé. D'autre part, quand il pleut un torrent dévastateur s'abîmerait par le trottoir et la rue St. Valier, et les piétons ne seraient pas contraints de se jeter dans la boue, pour ne pas être inondés d'une onde qu'on ne peut dire pure, assurément, tout poétique et bienveillant que l'on soit.

Faites cela, ça va faire plaisir au public, vous avez vu, et ça ne vous coûte pas de mal, que vous soyez rouge ou bleu.

LES INSPECTEURS D'ÉCOLE.

Parmi les griefs sans nombre que les candidats libéraux ont reprochés aux conservateurs sur les lustrings, il y en a un surtout qui est souvent venu sur le tapis : celui des inspecteurs d'écoles. Les rouges prétendent que cette institution n'est pas nécessaire. Nous croyons qu'en cela, ceux qui ont adopté la couleur favorite du monde se trompent grandement. Suivant nous, les inspecteurs d'écoles sont très utiles. Avant qu'ils l'aient inventé, on remarquait dans maintes écoles, surtout à la campagne, des enfants ayant la morve au nez, ou bien nageant dans la classe, deux choses tout-à-fait ennemies du traité de politesse.

Mais ce n'était pas là le plus grand des. Il y en avait de plus amestres que ça-là, que ces zélés employés ont fait disparaître, exemple en lui-ci :

A une réunion d'instituteurs qui s'est tenue la semaine dernière, on a exprimé le vœu que dorénavant, dans les écoles, les petites filles ne soient plus séparées des petits garçons. Les raisons qu'on a fait valoir, pour solliciter des pouvoirs établis cette réforme urgente et capitale, sont assez curieuses pour être re, réduites dans leur exacte mesure :

« Voir les garçons et les filles à distance les uns des autres jusqu'à l'âge de l'oraison, on les aime, c'est leur donner un bien plus grand plaisir de se connaître, et c'est éveiller dans l'esprit de chacun des idées absolument fausses.

« Le jeune homme devient facilement un dieu pour les imaginations excitées des jeunes filles, et la jeune fille un être éthéré et divin pour les jeunes hommes.

« Et de ces deux courants, en opposition avec la réalité, naissent ces étonnements et des déceptions qui sont pour beaucoup dans la plupart des malheurs conjugaux.

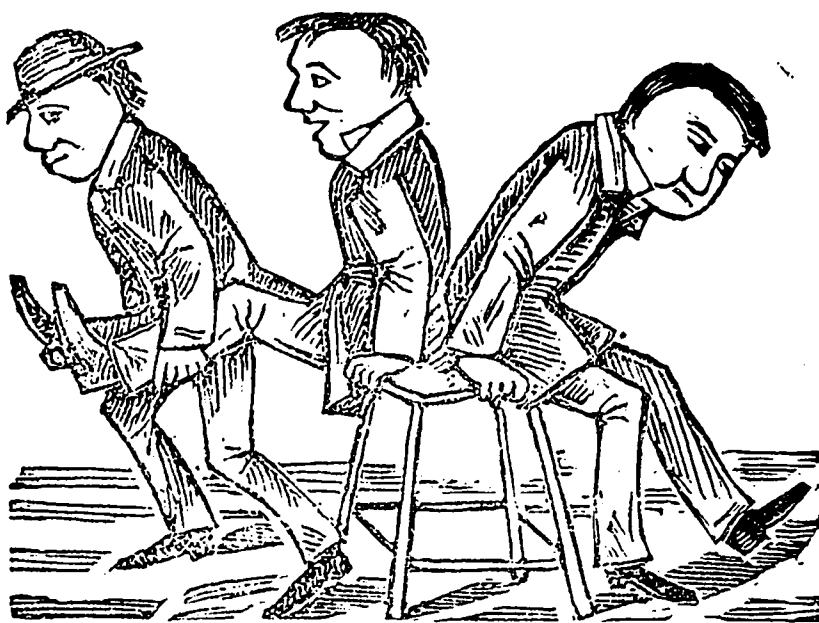
« Ainsi motivé, le principe du mélange des sexes a été voté, à la presque unanimité des assistants.

« Si, après cela, il y a encore, dans la suite, des maris malheureux en ménage, c'est qu'ils y mettront de l'obstination. »

Nous espérons que le gouvernement nouveau, qu'il soit bleu, rouge ou caille, trouvera en ceci une preuve de l'utilité des inspecteurs et les protégera.

A TRAVERS LES PORTES.

Le Dr. Malouin dit Rinfret se propose de rentrer solennellement en Chambre le 1er juin. Quatre bedeaux porteront audessus de sa tête un magnifique dais sur lequel sera inscrit toutes les cures miraculeuses opérées par lui. Le Dr. Rinfret a télégraphié aux laveuses de Lorette de se tenir prêtes pour marcher dans la procession.



UN OFFICIER-RAPPORTEUR AUX TIMONS.

Chaveau et Vallée sont bonne à bonne, et pourtant, un seul peut se loger sur la banquettes ministérielle. Que faire ? L'officier-rapporteur interviendra, c'est le seul moyen de trancher le nœud gordien. Comme il est bleu, il s'attellera sur Vallée, *gaiement* à son parti.

Un discours de M. Fradet, dans la paroisse de Beaumont :

Messieurs,

(On veut empêcher l'orateur de parler)

M. Fradet.—Messieurs, ... (crie de taisez-vous !) un seul mot, messieurs et j'ai fini.

Plusieurs voix : Eh ben ! parlez donc et pas longtemps !

M. Fradet.—Messieurs, je me fiche de vous autres, comme dans l'an quarante. Je n'ai pas besoin de vous autres pour être élu et je vous ai tous dans le C... Messieurs, je vous remercie de votre attention. (Applaudissements prolongés.)

Un citadin québécois est invité à une grande soirée.

La dame de la maison l'invite à danser.

Pardon, madame, je ne puis pas danser. Quand je danse, voyez-vous, j'ai chaud, et quand j'ai chaud je sue, et quand je sue, je pne.

La dame s'est déclarée satisfaite de ces explications.

M. Pitre Tremblay paraît dégoûté de la politique. Il doit laisser prochainement la rédaction de l'Éclair pour s'engager comme éclaireur dans l'armée russe. En prévision de cet événement, le gouvernement Joly lui fait fabriquer une giberne et un havresac.

M. Charles Langelier a apporté un souvenir du comté de Montmorency.

Il s'est fait accompagner de trois voitures chargées de bourgons et de gomme d'épinette qu'il présentera en cadeau à tous les pharmaciens conservateurs de cette ville.

ECHO DES ASTRES.

De nos jours, le journal qui peut donner dans les vingt-quatre heures, à

part les articles politiques, les nouvelles d'outre-mer, qui peut renseigner les habitants d'un continent sur les faits et gestes des habitants d'un autre continent, c'est-à-dire le journal qui est abonné au câble transatlantique, est considéré comme le mieux amélioré, le plus parfait et le plus progressif des journaux. Et on a raison.

Que diriez vous alors, chers lecteurs, si le *Cancan* vous annonçait qu'il a à sa disposition quelque chose de mieux que tout cela ? — Allons donc, vous voulez nous achaler. — Non, pas du tout. D'ailleurs, voici les faits : Un ballon que nous avons lancé vers les régions éthérées (avec un reporter dedans bien entendu) vient de nous arriver avec le rapport suivant. Lisez et vous serez convaincus de nos avancés :

Mon cher patron,

J'arrive du firmaments où j'ai failli perdre la vue ; je me suis rendu jusqu'au deuxième ciel et demi. Ah ! que c'était majestueux et éblouissant.

Lundi, quelques instants avant mon départ du palais de la lune, que j'ai visité et où j'ai déjeuné, j'ai eu le bonheur d'assister au déménagement d'une planète. Oui, Mercure, dégoûté de son logement, avait acheté une petite propriété près de chez Mars, et déménageait ce jour-là. Je vous assure que c'était imposant.

Une chose qui embêtait Mercure, c'était de passer devant le roi des astres, Phœbus, régnant par la grâce de Dieu.

Ce pauvre Mercure, il craignait de déplaire à Sa Majesté. D'un autre côté, il lui était impossible de passer par derrière, les chemins étaient impraticables. D'ailleurs, consulté par lui là dessus, car nous sommes intimes, je lui fis observer que nos savants de Québec étaient grimpés sur le dôme de l'université et ailleurs, pour assister à son passage et que ce serait les désappointer outre mesure.

Pauvre Mercure, il a passé ; mais ça lui coûtait bien.

On n'en rit pas, si Phœbus lui eût lancé un coup de pied... le voyez-vous ombler sur le clocher de la basilique, ou sur un paratonnerre du voisinage ? Il se serait tué bien sûr.

Rien qu'à y penser j'en frémis.

DIALOGUE ENTENDU

AU CLAIR DE LA LUNE... DE MIEL.

L'été dernier, par un beau soir ornementé des rayons de la lune, je montais à Montréal dans le splendide et confortable vapeur, le *Québec*, l'une de nos célébrités navales (c'est bien vanter la compagnie du Richelieu, mais n'importe.)

Après un copieux souper, j'étais monté sur le pont pour jouir des beautés de la nuit, car le ciel était pur, et la lune dans toute sa force.

Non loin de moi, assis dans deux caucuses, un Américain et une dame causaient. C'étaient sans doute deux jeunes mariés en excursion de lune de miel. Il y a donc lune partout, pensai-je en moi-même, chanceux les Américains.

Je les avais presque oubliés quand je saisis le dialogue suivant, que j'ai traduit *mentalement*, mot pour mot. D'abord il faut vous dire qu'au moment où leurs paroles attiraient mon attention, nos héros mangeaient des pommes (Eve, pardonne-moi !)

Après un coup de dents à sa pomme le mari dit : Rosy, ma Rosy, m'aimez-vous ?

La femme après un coup de dent à la sienne—Comment ne vous aimerais-je pas, mon cher Serem ? Vous m'avez donné de si beaux diamants !!! (Les exclamations sont de moi.)

Le mari.—Les affaires me l'ont permis, darling ; le porc salé est en hausse.

La femme.—Oui, mais pas chez Bellehache, de la Halle Jacques-Cartier, c'est toujours *the same price there, dear* ! Qu'il en soit toujours de même, du reste, de votre affection.

Le mari, avec amour.—Vous pouvez compter sur mon affection tous les jours à cinq heures moins dix. (Là, je compris comme les Américains sont ponctuels en toute chose) dès que nous serons installés dans notre maison de Montréal.

La femme, précipitamment.—Non, à l'hôtel, c'est plus fashionable, et l'on n'y a pas d'ennuis domestiques.

Le mari.—Mais quand nous aurons des enfants... (A ces mots, mon cigare tomba de mes lèvres !)

La femme d'un air sérieux.—Nous les mettrons dans les affaires.

Le mari.—Au berceau ? (Ici, c'est mon lorgnon qui culbute de mon appendice nasal.)

La femme, qui finissait sa pomme.—Non, plus tard... Avez-vous encore des pommes, mon amour ?

Le mari.—Plein mes poches, ma bien-aimée.

La femme, en prenant la pomme qu'il lui présentait.—En voulez-vous la moitié ? (Tiens, tiens, pensais-je, c'est juste comme dans le paradis terrestre !)

Le mari tira en ce moment une

autre pomme de sa poche. (Adam n'en fit pas autant.)—Non, dit-il, j'en préfère une entière.

La femme.—Serein, vous êtes ma vie !

Le mari.—Rosy, vous êtes mon ciel !

A ce dernier transport, je m'enfuis dans ma cabine, ce que je regrette beaucoup aujourd'hui... Mais alors, je n'étais pas reporter.

SOUVENIR DE LA DERNIÈRE ÉLECTION.

Ceci est tout-à-fait d'actualité.

Un mari chaud partisan politique entre chez lui à onze heures du soir, après avoir couru tout le voisinage pour convertir des électeurs. Sa jeune épouse qui se trouve dans une position intéressante, le reçoit avec une petite moue. Elle lui dit : "comme tu m'as mise inquiète !" puis accompagne ce doux reproche d'un tendre baiser.

Au même instant elle a un tressaillement d'entrailles, le premier, qui lui fait faire un saut nerveux. Le mari étonné.

—Qu'as-tu donc ?

La femme lui répond spirituellement.

—Ce n'est rien, c'est ton gamin qui cabale !!!

Ce bon mot mériterait une médaille.

VENGEANCES DE FEMMES.

(L'homme bleu.)

Permettez-nous aujourd'hui, charmantes lectrices, de vous offrir un nouveau plat de votre façon. Nous avons déjà l'anguille au bleu, la carpe au bleu, le linge au bleu, le ministère au bleu, et nous allons y ajouter, grâce à votre ruse, l'homme au bleu.

N'allez pas croire que sous ce titre, nous voulons faire de la politique. Oh ! non, bien certainement. Nous voulons uniquement, une fois de plus, envers et contre ceux qui prétendent que la vertu n'existe pas chez les femmes, prouver le contraire, car il faut si peu de chose pour faire tomber ou ternir l'éclat de cette faible créature dont, pour notre compte, nous nous faisons toujours et partout le loyal défenseur. Le récit suivant pris dans le domaine de la vie privée d'une femme mariée nous en fournira la preuve.

Suzanne, c'était son nom, était belle à ravir. Elle avait, contre son goût, mais par obéissance à ses parents, épousé un riche teinturier, laid, infirme, asthmatique. Quand donc les parents cesseraient-ils de choisir un époux à leur fille ?.. Comme si c'étaient eux qui dussent épouser leur gendre !... De là tant de malheurs, de souffrances, de faiblesses dans la vie conjugale. Enfin, Suzanne avait été mariée à Monsieur Cramoisi, patron de la teinturerie de l'Arc-en-Ciel.

Quoique ce mariage lui répugnât, elle accepta, en fille soumise, le choix de ses parents, et elle oublia Mathurin, garçon de ferme auquel elle avait quelquefois pensé en silence. Mariée depuis bientôt dix-huit mois, elle acceptait son sort avec résignation, se renfermant dans ses occupations de bonne et excellente femme de ménage, puisant sa consolation dans la satisfaction

du devoir accompli, philosophie des âmes fortement trempées. En voyant ce couple, les commères de la localité jusaient d'avance de ce qui arrive à tout homme laid qui possède une jolie femme... Les vieux garçons, cette plebe de la société, ces fruit-sées de la vie, entrévoyaient déjà le teinturier, tout jaune, très-jaune... d'un jaune pissent !... Celui-ci rachetait sa laideur par d'excellentes qualités, par une bonté de cœur et de sentiments exquis : il était plein d'attention, de bienveillance, de délicatesses pour Suzanne. Il n'aurait certainement pas eu besoin de toutes ces qualités pour captiver le cœur de sa femme, car elle était naturellement si chaste, si vertueuse, si bonne, si douce que, même unie à Quasimodo ou à Etiboulet, elle fût toujours restée ce qu'elle était : une honnête femme. Inutile de dire qu'elle avait déjà reçu maintes lettres amoureuses et déclarations galantes. En femme d'esprit, et semblable en cela à la femme d'Argon, elle se gardait bien d'en entretenir son mari et transformait tous les billets doux en papillottes. Parmi ses ardents adorateurs, il s'en trouvait un plus hardi que les autres, probablement parce qu'il était avocat. Suzanne l'éconduisit très-vertement, l'engageant à chercher ailleurs une cause moins mauvaise. L'avocat s'emflamma d'autant plus qu'il y avait résistance, qu'il s'agissait de gagner la cause du fruit défendu ; mais malgré tout son talent oratoire, ses déclamations de tribune, ses épîtres parfumées, le fils de Thémis en fut pour ses frais de cravate blanche qu'il faisait et défaisait vingt fois par jour. Suzanne ne pouvait sortir sans qu'elle le rencontrât sur ses pas, et un jour qu'une troupe de musiciens ambulants était de passage, il la paya, pour aller, le soir, donner une sérénade à la belle Suzanne. Il y eut foule, car on savait que l'avocat avait payé les violons pour faire danser... le teinturier. Les commères en jaserent, les vieux garçons se frotterent les mains, le journal de l'endroit en parla... Suzanne supportait tous ces cancanes en silence, tandis que son mari préparait des baquets de teinture. Enfin, de guerre lasse, et voyant que ces médisances continuaient au lieu de tomber comme elle s'y attendait, Suzanne chercha un moyen qui put la débarrasser des assiduités de ce *comprometteur* de femmes. Elle mit dans sa confiance sa domestique, robuste campagnarde à l'air virago, n'ayant froid ni aux yeux ni à la main. Quand tout fut préparé, elle l'envoya prévenir le petit avocat que, touchée de toutes ses attentions, Madame consentait à le recevoir... le soir... à la nuit tombante... dans l'atelier du teinturier, isolé des autres maisons. L'avocat n'eut rien de plus empressé que d'aller conter l'heureuse nouvelle à ses amis. Ceux-ci n'en croyant rien, un pari fut engagé et, à la faveur du crépuscule, la bande de jeunes écorceles, l'avocat en tête, se rendit au lieu du *rendez-vous*. En se trouvant devant la porte qui le séparait de l'objet convoité, l'avocat eut peur. Peut-être ce serait-il même retiré si une voix douce et perfide ne lui eût dit : "est-ce vous ?"

"Oui," répondit-il en tremblant. "Suyez-moi," reprit la voix de Suzanne, car c'était elle, et lui tendant sa main fine et veloutée, elle l'entraîna au milieu d'un dédale de cuves, de baquets, de tonneaux. O bonheur ! Il allait donc la posséder !.. Arrivés dans un des coins les plus obscurs de la teinturerie, Suzanne lui dit : "mettez votre pied sur cette caisse, puis sur cette barrique, sautez ensuite de l'autre côté du fourneau, et là, à l'abri, près de la chaleur, nous serons seuls... bien seuls !.. à ce mot "seul" il pressa la main de la jeune femme et lui murmura à l'oreille : "je t'aime," disant cela, il suivit le conseil donné

et se mit à monter sur la caisse. Encore une minute, encore un pas, lui dit la voix, et nous y serons... Il leva en effroi le pied pour atteindre plus haut, il se trouva ainsi en l'air, quand— à terre !— la planche bascula, un cri épouvantable se fit entendre, aussi un bruit semblable au clapotement d'un homme quise noie. Au même instant une main forte et vigoureuse le prit par les cheveux et lui fit exécuter le mouvement de va-et-vient qu'on imprime à du linge qu'on lave. Quoique n'ayant pas connaissance de ce qui se passait, l'avocat essaya de se défendre, mais en vain, car à chaque effort qu'il faisait la main vigoureuse le replongeait. Cela dura bien trente secondes qui lui parurent trente siècles ! On vit alors une chose comique. Une lumière vint tout à coup, on tira feu se fit entendre et Suzanne et sa servante rièrent aux éclats se dressèrent devant l'avocat qui était bleu des pieds à la tête... mais bleu comme un membre de feu le gouvernement de Boucheville. Que lui était-il donc arrivé ?.. Pour se venger Suzanne, aidée de sa servante, avait préparé une cure de groblein de Prusse, et au moyen du statagème que nous connaissons elle y avait fait tomber l'avocat. Le lendemain tous les journaux en parlèrent, les femmes en jaserent, les vieux garçons en *canconèrent* et ce fut l'histoire de tout le pays. Après être resté bleu des pieds aux cheveux pendant plus de vingt ans, l'avocat mourut soit de honte, de rage ou de ridicule, et les hommes de science appelés à se prononcer sur un cas aussi nouveau, dirent qu'il était mort par empoisonnement, la couleur bleue faite avec du Prussiate de potasse étant un poison mortel.

GASTON LABAT, B. B.

LA POMME.

Je n'aime pas la pomme
Et ne suis trop pourquoï ?
C'est un bon fruit en somme,
Qu'on goûte assez, ma foi ;
On a raison : Pour moi
Je n'aime pas la pomme.

Mon grand oncle—Un bonhomme—
En a plein son verger,
Mais il est économe ;
Pour les lui ménager :
Je n'en veux point manger ;
Je n'aime pas la pomme.

Si nous en croyons Rome,
En de ces fruits mûchits
Perdit le premier homme.
Que ne m'a-t-il comms
Sa place au paradis ?
Je n'aime pas la pomme.

Quelqu'un que je ne nomme
Dont les cheveux sont gris,
Me dit tout bas : jeune homme,
Vous changerez d'avis.
—Bah ! vous croyez ? Tant pis ;
Je n'aime pas la pomme.

Ah ! i vous saviez comme
Le monde est entêté,
On me presse, on m'assomme...
—En avez-vous mangé ?—
Jamais, dis-je irrité,
Je n'aime pas la pomme.

Pourant d'un gentilhomme
La femme un soir me dit :
—De parler je vous somme,
Quel est le meilleur fruit ?
Je répondis interdit ;
—Je n'aime pas la pomme.

Vous n'aimez pas la pomme ?
J'ai mal entendu... Quoi ?...
Vous ne ?... Serlez-vous comme ?...
Elle leva sur moi,
Ses grands yeux, et... ma fol...
Depuis j'aime la pomme.

A. EMARD.

BALIVERNES.

DERNIÈRE ÉLECTION.

Ancienne Lorette.

A un voleur.—Êtes-vous rouge ou bleu ?

Réponse.—J'ai toujours été bleu, mais par chez nous, i sont tous rouges et pis y vont rire de moi si je vote pour les bleus.

A propos d'amour, Lamartine a dit de belles choses, entr'autres ce qui suit :

"Donner, c'est aimer ; recevoir, c'est apprendre à aimer."

Ou encore :

"On aime les lieux où l'on a aimé ; ils semblent nous conserver notre cœur d'autrefois et nous le rendre intact pour aimer encore."

Chateaubriand n'eût pas mieux dit en parlant d'Atala et de Chactas.

Le CANCAN est en vente chez M. Drouin et Frère, libraire, rue St. Joseph, St. Roch ; chez M. Beland, tabacniste, No. 264, rue St. Jean, chez M. Elzéar Marcis, libraire, rue et faubourg St. Jean ; chez M. Girard, libraire, rue St. Jean, Haute-Ville ; chez M. Cremazis, libraire, rue Baude, Haute-Ville ; chez M. J. S. Gauvreau, libraire, No. 23 marché Fingan, Basse-Ville ; chez M. Lacroix, tabacniste, rue St. Vallier, St. Sauveur ; M. Trudel, No. 16, Côte du Passage, Lévis.



PORC !! PORC !!!

LARD FRAIS,

LARD SALÉ,

JAMBON,

SAUCISSES,

SAINDOUX,

BEURRE,

ŒUFS, etc.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son étal No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer porter les effets achetées chez lui à domicile. St. Roch, 27 avril avril 1878.

P. LAROSE et Cie.

Rédicteurs-Propriétaires.

Rue de l'Acqueduc, ou au Cercle de Postes, b. le 5, St. Sauveur.